



HAL
open science

Meillet en Arménie. Journaux et correspondance (1891, 1903).

Gabriel Bergounioux

► **To cite this version:**

Gabriel Bergounioux. Meillet en Arménie. Journaux et correspondance (1891, 1903). . Histoire Epistémologie Langage, 2014, 36 (1), pp.209-213. halshs-01848604

HAL Id: halshs-01848604

<https://shs.hal.science/halshs-01848604>

Submitted on 24 Jul 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Meillet, Antoine, *Meillet en Arménie. Journaux et correspondance (1891, 1903)*, édition de Francis Gandon, avec la collaboration de Anne-Marguerite Fryba-Reber, contribution de Charles de Lamberterie, 2014

Gabriel Bergounioux

Citer ce document / Cite this document :

Bergounioux Gabriel. Meillet, Antoine, *Meillet en Arménie. Journaux et correspondance (1891, 1903)*, édition de Francis Gandon, avec la collaboration de Anne-Marguerite Fryba-Reber, contribution de Charles de Lamberterie, 2014. In: Histoire Épistémologie Langage, tome 36, fascicule 1, 2014. pp. 209-213;

http://www.persee.fr/doc/hel_0750-8069_2014_num_36_1_3483_t10_0209_0000_1

Document généré le 20/02/2018

Meillet, Antoine, *Meillet en Arménie. Journaux et correspondance (1891, 1903)*, édition de Francis Gandon, avec la collaboration de Anne-Marguerite Fryba-Reber, contribution de Charles de Lamberterie, Limoges, Lambert-Lucas, 2014, 2090 p., ISBN 978-2-35935-071-5.

Une note introductive précise l'origine des textes réunis dans ce volume dont seules 123 pages correspondent exactement au titre, c'est-à-dire à l'édition des notes prises au jour le jour par Meillet lors de ses deux voyages en Arménie à quoi s'ajoute, à l'occasion de son premier voyage, sa correspondance avec sa cousine et compagne Berthe Esbaupin. De ces trois textes, le premier (23 pages) était inédit, conservé dans les cartons de l'IMEC (Institut Mémoires de l'édition contemporaine) où il a été exhumé par F. Gandon qui en a préparé la publication. Il y a joint pour la circonstance, avec référence aux sources :

- les lettres publiées par Martiros Minasian en 1987 sous le titre *Lettres de Tiflis et d'Arménie, du 29 avril au 3 août 1891* (Imprimerie des Pères Mékhitaristes à Vienne) ;
- le *Journal de voyage au Caucase* (1903) qui avait fait l'objet d'une publication par A.-M. Fryba-Reber, dans la collection « Linguistique » de la Société de Linguistique de Paris, au moment de la parution du recueil *Meillet aujourd'hui* (G. Bergounioux & Ch. de Lamberterie eds, 2006).

Pour introduire l'ensemble, F. Gandon a rédigé une présentation détaillée (p. 15-71) où il restitue le contexte de ces deux expéditions dans le parcours biographique de Meillet. Il rappelle la manière dont l'arménien avait pu être appréhendé à l'intérieur des études indo-européennes (avec la solution définitive apportée par

Hübschmann en 1875), son classement dans les sous-ensembles construits en fonction d'isoglosses (en particulier le traitement diachronique des dorso-vélaires *satem/centum*) et les qualités phonologiques de sa graphie. La complexité des phénomènes observés en arménien, l'ampleur et la singularité des écarts en regard des reconstructions admises (on cite comme un exemple générique le fait que que **d^wo* [deux] ait abouti régulièrement à *erku*), sont attribuées, comme le résume l'auteur, non aux conséquences d'une migration de populations mais aux effets induits par une substitution de langue : « l'arménien apparaît donc comme de l'indo-européen imposé à une époque très ancienne à un substrat caucasique, le caucasique jouant aussi le rôle d'adstrat influençant la langue » (p. 22).

De la situation des Arméniens et de leur organisation en États indépendants ou vassaux des Turcs et des Russes jusqu'au génocide de 1915, une synthèse reconstitue les aléas historiques d'un peuple qui domina, de l'Antiquité au Moyen Âge, une vaste région qui s'étendait de la Caspienne à la Méditerranée orientale (p. 33-42). Cette rétrospective est complétée par des informations sur le nestorianisme et le monophysisme (p. 42-48) qui sont les interprétations régionalement dominantes du christianisme. Meillet ayant séjourné au monastère d'Etchmiadzine, centre spirituel du pays et lieu de conservation des manuscrits anciens, ces rappels se révèlent utiles à tout lecteur peu familier avec ces éléments.

F. Gandon souligne certains aspects peu reluisants des notations du diariste : ethnocentrisme, égoïsme du voyageur dérangé dans ses habitudes et aveuglement devant les prémisses du génocide imminent. Ces remarques ne vont pas sans

risque d'anachronismes. Reprocher par exemple (note 2, p. 51) à Meillet de parler des Arméniens en terme de « race » et non de « nation », c'est anticiper la révision terminologique de l'anthropologie telle qu'elle s'est imposée après 1945. En ce temps, la distinction était plutôt verbale : « De plus l'Arménien très intelligent avec qui j'entreprends ce travail a en cela le but de faire connaître en Europe l'existence de sa race – on dit ici de sa nation » (lettre du 4 juin 1891, p. 155). L'ambiguïté de cette formulation, soulignée par les travaux de M. Olender, entre une vision raciste et une vision raciale, peut prêter à confusion : elle n'a pas les implications qu'on serait amené à lui prêter aujourd'hui.

Quelques pages, consacrées aux rencontres de Meillet avec des intellectuels arméniens et à sa lecture de Nicolas Marr, sont prolongées par une appréciation concernant la situation du comparatisme aujourd'hui, annonçant une polémique avec les positions soutenues sur ce sujet par J.-C. Milner et M. Ruhlén.

PREMIER TEXTE : « Journal de voyage en Arménie » de 1891 (p. 75-108). Les pages livrées pour la première fois à la curiosité du lecteur se présentaient à l'éditeur sous deux formes : l'original olographe avec l'écriture si difficilement lisible de Meillet et une copie réalisée par Georges Dumézil, caucasologue autant que mythologue. Ce journal retrace les étapes du périple et trois pages seulement relatent le séjour en Arménie, le reste étant consacré aux diverses stations avec des détails plus éclairants sur la mentalité d'un savant de ce temps que sur la connaissance des faits :

« Le 10 [mai], rien de remarquable. Eté à fête populaire dans un faubourg. Vraie kermesse : de gens venus pour ne rien voir, ne rien faire, ne rien dire. – Types

Arméniens et Géorgiens. – Chaque type présente 2 ou 3 types déterminés autour desquels oscillent les diverses personnes.

– Observé que les petites boutiques de Tiflis, Constantinople, etc. nous reportent dans l'antiquité. Constantinople doit beaucoup ressembler à une ville antique » (p. 93).

On pourrait multiplier les opinions apparaissant dans telle ou telle page et qui prêtent à sourire mais l'auteur lui-même s'en était déjà fait la remarque :

« Tous les journaux de voyage sont faux : en réfléchissant à ses impressions, on les fausse ; en écrivant ses réflexions, on les fausse encore. Je le sens constamment. On les fausse, rien que parce qu'on choisit. J'ai pensé un tas de choses que je n'écris pas. S'il ne me reste de mon voyage que ces notes, cela ne répond pas à la réalité » (p.85).

Nombre de notations allusives sont éclairantes sur l'état d'esprit d'un intellectuel français de l'époque. On y retrouve la fascination pour la culture classique, des réflexions lancinantes sur le problème des nationalités et les équilibres politiques en Europe, des interrogations sur le rythme des transformations économiques et leurs effets sociaux. On y découvre certaines conceptions propres à Meillet, son intérêt pour l'histoire de l'art. Dans sa visite de la Grèce où il fait escale, il cherche un accès direct à une civilisation qu'il connaît parfaitement et dont l'esthétique lui sert de terme de comparaison avec ses conjectures sur l'histoire des langues :

« J'ai contesté la légitimité de l'idée de révolution. Il y a pourtant des cas où une masse de causes réunies produisent brusquement un résultat tout nouveau : entre l'art archaïque (formes d'idoles traditionnelles, bras collés au corps, pas de modelé ou un modelé schématique) et

les premières œuvres de l'art classique (hommes vivants, mouvement réel, modelé complet, il n'y a pas de transition visible) » (p. 78)

Le parallèle avec les recherches entreprises dans son *Aperçu d'une histoire de la langue grecque* (1913) jette une lumière particulière sur ces propos.

De même, pour l'auteur de deux études de référence sur le bilinguisme (1931, 1933), cette note :

« On parle Russe partout. Tiflis a tout l'air d'une ville Russe. On ne se doute pas extérieurement que beaucoup de ces gens-là, la majorité peut-être, parlent chez eux une autre langue. Toutes les enseignes sont en Russe, on peut s'adresser en Russe partout et à tout le monde. Or le Russe était inconnu ici il y a cent ans. Nous sommes ici devant un phénomène d'extension analogue à celui présenté par la langue latine. Il y aurait à voir comment s'opère cette extension, avec quelles variations d'accent etc. Rien ne permet cette étude ; elle serait intéressante. Nous touchons ici à la répétition d'un important fait linguistique. Difficile de dire si le résultat sera le même : mort des langues locales. Lesquelles résisteront ? » (p. 89).

Une interrogation renouvelée quelques jours plus tard :

« Un peuple peut-il être bilingue ? On peut penser dans plusieurs langues : il y en a pourtant une où l'on pense plus souvent ; il y en a une que l'on désire tout particulièrement bien parler. Ce qui se passe maintenant en Arménie explique l'extension du latin en Gaule » (p. 100).

DEUXIÈME TEXTE : réimpression des lettres à Berthe Esbaupin envoyées lors de ce premier séjour. F. Gandon récapitule les conditions de l'édition réalisée par M. Minassian et le contenu de ses notes

critiques. Il établit la biographie de la destinataire et ses liens avec Meillet en complétant ces informations par trois notes sur Michel Bréal, Louis Havet et Arsène Darmesteter. Il y a, pour toutes les références faites à celui-ci, une confusion de l'éditeur entre Arsène et son frère, James Darmesteter. Arsène est mort en 1888 et, au moment où est rédigée cette correspondance, il ne figurait plus parmi les enseignants de l'École pratique des hautes études.

Les lettres (p. 121-195) représentent une fois et demie le total des pages des deux journaux. Outre des faits d'ordre privé, des impressions de voyage, le récit des incidents quotidiens, des notations sur les personnes – qui pourraient paraître d'un racisme odieux – ou la relation d'un effort continu pour converser en arménien, Meillet livre deux types de considérations d'un intérêt moins anecdotique. D'une part, une interrogation continue sur les difficultés que soulève sa candidature à l'EPHE ; d'autre part, des réflexions théoriques formulées en marge de ses recherches.

Celles-ci montrent le refus de Meillet de suivre l'orientation psychologisante qui s'impose progressivement à la linguistique au tournant du siècle (M. Lazarus & H. Steinthal, V. Henry, Ch. Bally, Ch.-A. Sechehaye, J. van Ginneken, L. Bloomfield), dans la conviction (saussurienne) que la linguistique est une science sociale :

« J'ai pu travailler un peu : lire du russe et dans un manuel de psychologie. Il me plaît ce livre ; il dissipe le peu d'illusions que j'avais : il montre bien que les quelques tentatives d'explications des faits psychologiques que je connaissais ne tiennent pas : il ne reste plus grand-chose. Tant mieux. Je suis curieux d'arriver au chapitre de la méthode. Il me semble,

comme je te l'ai dit plusieurs fois, que la psychologie n'a pas trouvé sa méthode : on y trouve d'un côté des expériences précises, mais qui ne prouvent rien qu'au point de vue physiologique et des raisonnements a priori, qui ne prouvent rien du tout » (p. 121).

Autre centre d'intérêt : la découverte par Meillet de la contribution de la culture arménienne à la littérature contemporaine mais il éprouve sur ce point quelques désillusions :

« Décidément la littérature arménienne moderne ne présente rien qui vaille la peine d'être révélé au public, sauf au point de vue de l'intérêt politique. Au point de vue artistique, ce sont des essais, dans une langue qui n'est point formée, et qui subit toutes les influences étrangères, qui hésite entre les formes anciennes et les formes modernes, d'hommes peu instruits, qui tiennent moins à faire beau qu'à produire un effet : c'est une littérature en grande partie *pour le peuple*, ce qui est tout différent d'une littérature populaire » (p. 142).

On lit également une critique cinglante de Marr (p. 143), des remarques à caractère ethnographique sur la musique (p. 164) ou les réminiscences d'un culte des morts dans le christianisme arménien (p. 154), des considérations sur la versification française (p. 167-169), sur les œuvres romanesques arméniennes (p. 174) et françaises (p. 194) du XIX^e.

Sont détaillées toutes les hésitations sur le devenir professionnel de l'auteur dont l'élection est en cours de discussion à Paris au même moment. Meillet refuse le destin auquel il est promis en tant qu'agrégé de grammaire : « [...] j'aime mieux tout qu'aller dans un lycée de province » (p. 166) et il suppute la façon

dont s'opérera le partage des votes des directeurs d'études de l'EPHE entre son concurrent, Louis Duvau, et lui. Le poste est finalement partagé entre les deux prétendants, M. Bréal, F. de Saussure et J. Darmesteter choisissant Meillet contre G. Paris et L. Havet, le suffrage de S. Lévi restant incertain (p. 173, 179). Entre-temps, dans l'anxiété à quoi le verdict le voue, Meillet envisage des solutions alternatives : un emploi en Arménie, ou à Constantinople, ou bien à l'université de Lille et jusqu'à la conclusion heureuse qui donne lieu, le 13 juillet, à ce terrible aveu :

« J'ai eu bien de l'impatience. Mais enfin c'est fait : il ne manque plus que l'approbation ministérielle et elle n'est guère douteuse. Plus question de province et j'en suis fièrement content. C'était me séparer de tout et m'abrutir et, je puis le dire franchement, ma résolution de suicide était à peu près absolue, surtout si j'avais dû entrer dans l'enseignement secondaire » (p. 181).

Le « Journal de voyage au Caucase (1903) » (p. 206-221) est introduit par Marguerite Fryba-Reber qui a réécrit, pour l'occasion, la présentation qu'elle avait fournie dans *Meillet aujourd'hui*. Ce journal est plus anecdotique que le précédent, accumulant les petits faits vrais, consignants des réflexions sur les gens, les lieux, les incidents survenus. C'est durant ces journées, à des milliers de kilomètres de Paris, que Meillet est informé de la mort de son ancien concurrent, L. Duvau (p. 218). En annexe sont reproduits l'article de Charles de Lamberterie sur « la loi de Meillet » (p. 223-247) paru dans les *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* en 1998, une synthèse remarquable sur un point si

difficile, et trois notes de F. Gandon, l'une sur cette loi, la deuxième sur G. Dumézil et la dernière sur N. Marr. Une bibliographie et un index des noms et des notions terminent le volume.

Dans cet ouvrage, F. Gandon témoigne d'un style d'édition tout d'érudition et de parti-pris qui n'est plus si courant aujourd'hui. Il n'hésite ni à donner son avis, ni à porter un jugement, toujours favorable, sur les Arméniens. On lui sera redevable d'avoir publié un document inédit et d'avoir mis à la disposition de tous des textes difficilement accessibles en ajoutant, par ses notes et ses présentations, les informations nécessaires et plus encore. Voici un recueil utile à la compréhension de l'esprit et de l'œuvre de celui qui demeure la figure majeure de la grammaire comparée dans le premier tiers du XX^e siècle. Le temps écoulé entre les deux voyages permet de prendre la mesure des changements survenus entre le jeune étudiant (il a vingt-cinq ans) et le directeur d'études confirmé qui succédera à Bréal dans la chaire du Collège de France quatre ans plus tard. Au-delà des réactions d'un savant de son temps, se découvre en filigrane l'orientation d'une linguistique qui a renoncé non seulement à l'ethnographie et à la mythologie comparée mais également à la psychologie et qui s'intéresse autant aux textes qu'à la langue parlée, aux dialectes qu'à la diachronie. Le caractère assez peu technique des notations facilitant la lecture, c'est un livre que chacun peut lire, que chacun doit lire s'il veut comprendre, de l'intérieur, le contexte de formation des raisonnements comparatistes.

Gabriel BERGOUNIOUX
Université d'Orléans

Metcalf, George J., *On Language Diversity and Relationship from Bibliander to Adelung*, with an introduction by Van Hal, Toon, et Van Rooy, Raf, 2013, coll.

« Amsterdam Studies in the Theory and History of Linguistic Science, Series III, Studies in the History of the Language Sciences 120 », ISBN 9789027246110.

Le projet de ce recueil d'articles a été conçu par Toon van Hal de l'université de Louvain, auteur d'une thèse sur la linguistique « précomparative » dans les Pays-Bas, sur la sollicitation de Konrad Koerner, éditeur de la collection « Studies in the History of the Language Sciences » dans laquelle paraît l'ouvrage. L'ouvrage compte 181 pages. Il comporte trois bibliographies, celle des éditeurs p. 11-16, celle des œuvres de George Metcalf, p. 17-18, et celle des chapitres 1-11, p. 169-173. En outre, il s'achève sur un index des noms de personnes et un index des noms de langues et de notions. Il s'agit d'une sorte de double « devoir de mémoire » à l'égard de l'un des meilleurs spécialistes des premiers balbutiements de la linguistique comparative dans l'Europe occidentale du XVI^e et XVII^e siècle et à l'égard d'une période de l'histoire de l'étude des langues que les néogrammairiens ont contribué à décrier, « éblouis par les progrès spectaculaires qu'ils avaient eux-mêmes accomplis » (Introduction des éditeurs, p. 2). Il a effectivement fallu attendre les années 1950 pour que soit dépassé le *terminus a quo* de la linguistique comparative, la communication de William Jones à l'Académie de Calcutta en 1786 et qu'on commence à s'intéresser aux « précomparatistes ».